

Préface

Au regard d'une tradition intellectuelle aussi étayée que cloisonnée, il peut paraître audacieux, sinon proprement insoutenable, de questionner en linguistique un objet qui relève d'emblée, de droit comme de fait, de la philosophie. C'est pourtant avec rigueur que Julien Longhi entreprend ici de relever ce défi, avec goût, talent et pertinence.

Certes, ce croisement de perspectives ne fait pas fond sur le principe de la *'tabula rasa'*. Il suppose au contraire une délimitation exigeante du domaine d'étude abordé, ainsi qu'une réévaluation en sciences du langage de la question ouverte par les Grecs.

Toutefois, c'est bien en linguiste confirmé, mais aussi en théoricien du discours, que l'auteur aborde la délicate question des liens et des rapports qu'entretiennent les corpus discursifs avec les modes de constitution (ou de remaniement) des expressions et des contenus de doxa. En effet, il ne faut pas perdre de vue que si ce premier livre comporte du nouveau et du fécond, c'est justement parce qu'il prend pour point de départ la matérialité linguistique des *objets discursifs* pour en analyser en détail certaines des dynamiques qui ouvrent l'enquête sur les élaborations instanciées de doxa comprises avant tout comme autant de *formes sémantiques*.

Comme nous l'avons rappelé, la réflexion sur la doxa intéresse avant tout les philosophes. Lorsque Platon en forge le concept, c'est dans le cadre d'une théorie de la connaissance dont il s'agit d'identifier, de proche en proche, les différents degrés. Ainsi, le Livre IV de *La République* assigne-t-il à la doxa la place intermédiaire entre « l'ignorance et la connaissance ». Aristote va rompre partiellement avec une perspective strictement épistémique qui affecte d'abord la doxa d'un coefficient de valeur négatif pour finalement la situer à l'horizon de la praxis et du vraisemblable dans l'ordre des affaires humaines. Et c'est sans conteste au développement de l'art oratoire mis au service de *La Politique* que la tradition intellectuelle occidentale – grecque, hébraïque, chrétienne, musulmane – devra de se réapproprier le concept de doxa dans une optique langagière qui, du même élan, l'éloignera de l'atmosphère de péjoration qui l'entourait. De sorte que les arts du discours, et, plus récemment certains secteurs de la linguistique, héritent naturellement de cet infléchissement rhétorique.

Mais la linguistique elle-même, marquée par un éclatement qui confine trop souvent à la disciplinarisation, et, par conséquent à l'étroitesse de vue qu'engendre l'esprit de coterie, a été longue à admettre l'analyse de la doxa au nombre de ses orientations légitimes. Elle l'a souvent fait, du reste, par des voies détournées, par à-coups significatifs de la difficulté

qu'éprouvent souvent ses praticiens à enrichir les niveaux d'analyse de leur domaine. On pourrait aussi ajouter que si la linguistique s'est finalement avérée réceptive à la question de la doxa, c'est sous l'influence conjuguée, souvent subreptice, adjacente ou transversale, des « disciplines connexes » que sont la sociologie, la psychologie sociale, l'anthropologie, l'histoire des mentalités, et, de nos jours les sciences cognitives. La linguistique a également été enjointe de s'occuper de la doxa sous l'empire d'une nécessité d'époque (crise de la démocratie, émergence d'une gouvernance fondée sur la « communication », etc.) qui lui faisait un devoir de penser d'un point de vue strictement sémiotique les structures de l'opinion, au-delà de principes généraux élevés au rang de postulats inanalysables. Il en est résulté une extension de l'interrogation rhétorique au tout de la discursivité, à partir d'une conception étendue des sites énonciatifs, non plus appréhendés au point de vue d'une théorie canonique des genres (tributaire de la poésie), ni d'une conception convenue de l'idéologie (tributaire de la philosophie politique), mais selon les modes de constitution et de circulation des énoncés compte tenu de l'existence de contextes complexes.

La contribution de Julien Longhi participe assurément de cet ample mouvement de redéfinition du programme descriptif de la linguistique puisque, sans confusion des registres, il œuvre dans le sens d'une reprise exigeante des acquis disponibles pour proposer un cadre théorique élégant et productif. L'auteur s'est donc donné pour but explicite de rendre raison d'un espace de détermination mutuel, c'est-à-dire de l'interférence constante qu'une formation de discours entretient avec un ou plusieurs agencements de doxa, et, simultanément, de l'irréductible prégnance dont se compose toute formation de discours.

Dans une première partie qui confère de solides fondations à sa recherche, Julien Longhi soumet à un examen attentif – didactique et distancié – les modèles théoriques sur lesquels s'appuie sa propre perspective: les travaux de l'École française d'analyse du discours, la sémantique des textes, la théorie linguistique du sens commun, la théorie des formes sémantiques.

Dans une deuxième partie, le modèle théorique proposé se justifie d'une mise à l'épreuve de ses conditions, distinctions et concepts, au regard d'analyses de corpus très diversifiés (médiatique, littéraire, politique) – analyses aussi fines que stimulantes les unes que les autres.

La troisième partie de l'enquête fait retour sur des enjeux théoriques importants : la dynamique discursive dans ses rapports de dépendance avec le lexique, la réévaluation de la tripartition entre discours, texte et genre, la place du champ de la phénoménalité dans la sémantique discursive proposée. Fidèle à ses sources rhétoriques, ce travail accorde aussi de très près

l'ambition descriptive avec le souci éthique (on lira avec profit les pages que l'auteur consacre à la fonction critique à partir d'une interprétation d'Orwell).

L'apport incontestable de l'ouvrage tient en une hypothèse de travail, qui, au terme d'une patiente et minutieuse démonstration, se justifie légitimement en proposition thétique : *un discours coïncide sémiotiquement avec le façonnement et le développement dynamique d'une ligne doxale : loin de n'être qu'un 'contenu cognitif', une posture doxale ne prend véritablement effet que sous le rapport d'un discours, dynamique en son principe, porteuse de propriétés sémantiques stables mais susceptibles de remaniements compte tenu des relations de co-énonciation qu'elle entretient avec d'autres sites énonciatifs.*

Conciliant la clarté d'exposition avec l'acuité heuristique, la contribution de Julien Longhi apporte une part originale au mouvement salutaire d'enrichissement de la linguistique contemporaine.

Georges Elia Sarfati
Professeur des Universités
Directeur de recherche associé à l'Université de la Sorbonne-Paris IV
Sens, textes, histoire